JULIUS EVOLA

ORIENTATIONS

L'essentiel, c'est de ne pas descendre au niveau des adversaires, de ne pas se contenter d'agiter de simples mots d'ordre, de ne pas insister outre mesure sur ce qui relève du passé et qui, éventuellement digne d'être rappelé, n'a pas la valeur actuelle et impersonnelle d'une idée-force, enfin de ne pas céder aux suggestions du faux réalisme politicien, tare de tous les « partis ».



Éditions Notre Combat - 2011

I.

Il est inutile de se faire des illusions avec les chimères d'un quelconque optimisme : nous nous trouvons aujourd'hui à la fin d'un cycle. Depuis des siècles déjà, tout d'abord de façon insensible, puis avec le mouvement d'une avalanche, de multiples processus ont détruit, en Occident, tout ordre normal et légitime des hommes, ont faussé les conceptions les plus hautes de la vie, de l'action, de la connaissance et du combat. Et le mouvement de cette chute, sa vitesse, son côté vertigineux, a été appelé « progrès ». Et des hymnes au « progrès » furent entonnés, et l'on eut l'illusion que cette civilisation – civilisation de matière et de machines – était la civilisation par excellence, celle à laquelle toute l'histoire du monde était pré-ordonnée : jusqu'à ce que les conséquences ultimes de tout ce processus fussent telles qu'elles provoquèrent, chez certains, un réveil.

On sait où, et sous quels symboles les forces d'une possible résistance cherchèrent à s'organiser. D'un côté, une nation qui n'avait connu, depuis la réalisation de son unité, que le climat médiocre du libéralisme, de la démocratie et de la monarchie constitutionnelle, osa reprendre le symbole de Rome comme base d'une nouvelle conception politique et d'un nouvel idéal de virilité et de dignité. Des forces analogues se réveillèrent dans la nation qui, au Moyen Age, avait elle-même fait sien le symbole romain de l'*Imperium*, pour réaffirmer le principe d'autorité et la primauté des valeurs qui ont leur racine dans le sang, dans la race, dans les forces les plus profondes d'une lignée. Et tandis que dans d'autres nations européennes des groupes s'orientaient déjà dans le même sens, une troisième force venait s'ajouter au bloc, sur le continent asiatique, la nation des samouraïs, dans laquelle l'adoption des formes extérieures de la civilisation moderne n'avait pas entamé la fidélité à une tradition guerrière centrée sur le symbole de l'Empire solaire de droit divin.

On ne prétend pas que, dans ces courants, la distinction entre l'essentiel et l'accessoire était bien nette, ni qu'en eux la conviction et la qualification adéquates des hommes répondaient aux idées, ni que les influences se ressentant des forces mêmes qu'il fallait combattre avaient été surmontées. Le processus de purification idéologique aurait pu avoir lieu dans un deuxième temps, après la résolution de certains problèmes politiques immédiats et impossibles à proroger. Mais même ainsi, il était clair que prenait forme un bloc de forces représentant un défi lancé à la civilisation « moderne » : tant à celle des démocraties héritières de la Révolution française, qu'à celle incarnant la limite extrême de la déchéance de l'homme occidental : la civilisation collectiviste de l'homme-masse sans visage. Les rythmes s'accélérèrent, les tensions augmentèrent jusqu'à l'affrontement armé des forces. Ce qui prévalut, ce fut le pouvoir massif d'une coalition qui ne recula pas devant la plus hybride des ententes et la mobilisation idéologique la plus hypocrite, pourvu qu'elle écrasât le monde qui était en train de se relever et qui entendait affirmer son droit. Le fait de savoir si nos hommes furent ou non à la hauteur de la tâche, si des erreurs furent commises sur le plan du sens de l'opportunité, de la préparation complète, de la mesure du risque, doit être laissé de côté, car cela ne compromet pas la signification profonde du combat qui fut mené. Du reste, savoir que l'histoire se venge aujourd'hui sur les vainqueurs, que les puissances démocratiques, après s'être alliées avec les forces de la subversion rouge pour mener la guerre jusqu'à l'extrémisme insensé de la capitulation sans conditions et de la destruction totale, voient à présent se retourner contre elles leurs alliés d'hier, danger bien plus redoutable que celui qu'elles voulaient conjurer, savoir cela ne nous intéresse pas.

Une seule chose compte : nous sommes aujourd'hui au milieu d'un monde de ruines. Et la question qu'il faut se poser est celle-ci : existe-t-il encore des hommes debout parmi ces ruines ? Et que doivent-ils faire, que peuvent-ils faire ?

II.

Une telle question dépasse en fait les fronts d'hier, car il est clair que vainqueurs et vaincus sont désormais sur le même plan et que le seul résultat de la Deuxième Guerre mondiale a consisté à rabaisser l'Europe au rang d'objet de puissances et d'intérêts extra-européens. Il faut d'ailleurs reconnaître que la dévastation qui nous entoure est de caractère essentiellement moral. Nous sommes dans une atmosphère d'anesthésie morale générale, d'ordre en usage dans une société de consommation et démocratique : le fléchissement du caractère et de toute dignité vraie, le marasme idéologique, la prédominance des intérêts les plus bas, la vie au jour le jour, voilà ce qui caractérise, en général, l'homme de l'après-guerre . Reconnaître cela, signifie aussi reconnaître que le premier problème, au fondement de tous les autres, est de nature intérieure : se relever, renaître intérieurement, se donner une forme, créer en soi-même ordre et droiture. Ceux qui s'illusionnent, aujourd'hui, sur les possibilités d'une lutte purement politique et sur le pouvoir de telle ou telle formule, de tel ou tel système, qui n'auraient pas pour contrepartie précise une nouvelle qualité humaine, ceux-là n'ont rien appris des leçons du passé récent. Il est un principe qui, aujourd'hui plus que jamais, devrait être d'une évidence absolue : si un État possédait un système politique et social qui serait, en théorie, le plus parfait, mais si la substance humaine était tarée, eh bien cet État descendrait tôt ou tard au niveau des sociétés les plus basses, alors qu'un peuple, une race capable de produire de vrais hommes, des hommes à l'intuition juste et à l'instinct sûr, attendrait un haut niveau de civilisation et résisterait aux épreuves les plus calamiteuses, même si son système politique était défectueux et imparfait. Qu'on prenne donc nettement position contre le faux « réalisme politique », qui ne pense qu'en termes de programmes, de problèmes d'organisation des partis, de recettes sociales et économiques. Tout cela appartient au contingent, non à l'essentiel. La mesure de ce qui peut encore être sauvé dépend en fait de l'existence, ou non, d'hommes qui se tiennent debout devant nous non pour prêcher des formules, mais pour être des exemples, non pour aller à la rencontre de la démagogie et du matérialisme des masses, mais pour réveiller des formes différentes de sensibilité et d'intérêt. A partir de ce qui peut encore subsister parmi les ruines, reconstruire lentement un homme nouveau , l'animer grâce à un esprit et une vision de la vie bien précis, le fortifier par l'adhésion intransigeante à certains principes – tel est le vrai problème.

III.

Sur le plan de l'esprit, il existe quelque chose qui peut déjà servir de trace aux forces de résistance et de renouveau : c'est l'*esprit légionnaire*[1]. C'est l'attitude de ceux qui surent choisir la voie la plus dure, de ceux qui surent combattre tout en étant conscients que la bataille était matériellement perdue, de ceux qui surent convalider les paroles de la vieille saga : « Fidélité est plus forte que feu », et à travers lesquels s'affirma l'idée traditionnelle qui veut que ce soit le sens de l'honneur ou de la honte – et non de petites mesures tirées de petites morales – qui crée une différence substantielle, existentielle, entre les êtres, comme entre une race et une autre race.

D'autre part, il y a la réalisation de ceux pour qui la fin apparut comme un moyen, et chez qui la reconnaissance du caractère illusoire de mythes multiples laissa intact ce qu'ils

1 Là encore, pour serrer de près le texte, qui parle du *spirito legionario*, nous avons employé le mot « légionnaire » comme adjectif, ce qui est incorrect en français. L'« esprit légionnaire », pour Evola, c'est le *semper fidelis*, c'est d'abord la « fidélité jusqu'à la mort ».

surent conquérir pour *eux-mêmes*, sur les frontières de la vie et de la mort, au-delà du monde et de la contingence.

Ces formes de l'esprit peuvent être les fondements d'une nouvelle unité. L'essentiel est de les assumer, de les appliquer et de les étendre du temps de guerre au temps de paix, de cette paix surtout, qui n'est qu'un coup d'arrêt et un désordre mal contenu – afin que se dégagent une discrimination et un nouveau front . Cela doit se faire sous des aspects beaucoup plus essentiels qu'un « parti », lequel ne saurait être qu'un instrument contingent en vue de certaines luttes politiques ; et même sous des aspects beaucoup plus essentiels qu'un simple « mouvement », si par « mouvement » l'on entend seulement un phénomène quantitatif plus que qualitatif, fondé sur des facteurs émotionnels plus que sur l'adhésion sévère et franche à une idée. Ce qu'il faut favoriser, c'est plutôt une révolution silencieuse, procédant en profondeur, afin que soient créées d'abord à l'intérieur et dans l'individu, les prémisses de l'ordre qui devra ensuite s'affirmer aussi à l'extérieur, supplantant en un éclair, au bon moment, les formes et les forces d'un monde de subversion. Le « style » qui doit être mis en relief, c'est celui de l'homme qui soutient certaines positions par fidélité à soi-même et à une idée, dans un recueillement profond, dans un dégoût de tout compromis, dans un engagement total qui doit se manifester non seulement dans la lutte politique, mais dans chaque expression de l'existence : dans les usines, les laboratoires, les universités, les rues, et jusque dans le domaine personnel des affections. On doit en arriver au point que le type humain dont nous parlons, et qui doit être la substance cellulaire de notre front, soit bien reconnaissable, impossible à confondre, de sorte qu'on puisse dire : « En voilà un qui agit comme un homme du mouvement ».

Cette consigne, qui fut celle des forces qui rêvèrent de donner à l'Europe un ordre nouveau, mais qui dans sa réalisation fut souvent entravée et faussée par de multiples facteurs, doit être reprise aujourd'hui. Et aujourd'hui, au fond, les conditions sont meilleures, parce qu'il n'y a pas d'équivoques et parce qu'il suffit de regarder autour de soi, de la rue au Parlement, pour que les vocations soient mises à l'épreuve et pour qu'on prenne bien nettement la mesure de ce que nous *ne devons pas être*. Face à toute cette boue, dont le principe est : » Qui t'oblige à le faire ? », ou bien : « D'abord vient le ventre, la peau (la "peau" chère à Malaparte !), et puis la morale », ou encore : « Ce n'est pas une époque où l'on puisse s'offrir le luxe d'avoir du caractère », ou enfin : « J'ai une famille », qu'on sache clairement et fermement : « *Nous*, nous ne pouvons pas faire autrement, telle est notre voie, tel est notre être. » Ce qui peut et pourra être obtenu de positif, aujourd'hui ou demain, ne le sera pas par l'habileté d'agitateurs et de politiciens, mais par le prestige naturel et la reconnaissance qu'obtiendront des hommes de la génération d'hier ou, plus encore, de la nouvelle génération, des hommes qui seront capables de tout cela et qui, par là même, fourniront une garantie en faveur de leur idée.

IV.

C'est donc une substance nouvelle qui doit s'affirmer dans une lente avancée, par delà les cadres, les rangs et les positions sociales du passé. C'est une figure nouvelle qu'il faut avoir devant les yeux, pour y mesurer sa propre force et sa propre vocation. Il est important, fondamental, de reconnaître que cette figure n'a rien à voir avec les classes en tant que catégories économiques, ni avec les antagonismes qui s'y rapportent. Elle pourra se manifester sous la forme du riche comme du pauvre, du travailleur comme de l'aristocrate, du chef d'entreprise comme de l'explorateur, du technicien, du théologien, de l'agriculteur,

de l'homme politique au sens strict. Mais cette substance nouvelle connaîtra une différenciation interne, qui sera parfaite lorsque, de nouveau, il n'y aura pas le doute sur les vocations, non plus que sur les fonctions de l'obéissance et du commandement, lorsque le symbole rétabli d'une inébranlable autorité trônera au centre de structures hiérarchiques nouvelles.

Cela traduit une direction qu'on peut dire aussi bien antibourgeoise qu'antiprolétarienne, une direction totalement libérée des contaminations démocratiques et des lubies « sociales », car conduisant vers un monde clair, viril, articulé, fait d'hommes et de chefs d'hommes. Mépris pour le mythe bourgeois de la « sécurité », de la petite vie standardisée, conformiste, domestiquée et « moraliste ». Mépris pour le lien anodin propre à tout système collectiviste et mécaniciste, propre à toutes les idéologies qui accordent à de confuses valeurs « sociales » la primauté sur les valeurs héroïques et spirituelles par lesquelles doit se définir, pour nous, dans *tous* les domaines, le type de l'homme vrai, de la personne absolue. Et quelque chose d'essentiel sera réalisé lorsque se réveillera l'amour pour un style fait d'impersonnalité active, en vertu duquel c'est l'œuvre qui compte, non l'individu, en vertu duquel on est capable de ne pas se considérer soi-même comme quelque chose d'important, importants étant au contraire la fonction, la responsabilité, la tâche assumée, le but poursuivi. Lorsque cet esprit s'affirmera, de nombreux problèmes, y compris d'ordre économique et social, se simplifieront, problèmes qui resteraient en revanche insolubles si on les abordait de l'extérieur, sans la contrepartie d'un changement de facteurs spirituels et sans l'élimination d'infections idéologiques qui compromettent dès le départ tout retour à la normalité, qui empêchent même de percevoir ce que normalité signifie.

V.

Il est en outre important, sous l'angle de l'orientation doctrinale mais aussi par rapport au monde de l'action, que les hommes du nouveau front reconnaissent avec exactitude l'enchaînement des causes et des effets, la continuité essentielle du courant qui a donné naissance aux différentes formes politiques aujourd'hui en concurrence dans le chaos des partis. Libéralisme, puis démocratie, puis socialisme, puis radicalisme, enfin communisme et bolchevisme ne sont apparus dans l'histoire que comme des degrés d'un même mal, des stades dont chacun prépare le suivant dans l'ensemble d'un processus de chute. Et le commencement de ce processus fut le moment où l'homme occidental brisa les liens avec la tradition, méconnut tout symbole supérieur d'autorité et de souveraineté, revendiqua pour lui-même en tant qu'individu une liberté vaine et illusoire, devint atome au lieu de rester partie consciente dans l'unité organique et hiérarchique d'un tout. Et l'atome, à la fin, devait trouver contre lui la masse des autres atomes, des autres individus, et devait être impliqué dans l'émergence du règne de la quantité, du pur nombre, des masses matérialistes et n'ayant d'autre Dieu que l'économie souveraine. Dans ce processus, on ne s'arrête pas à mi-chemin. Sans la Révolution française et le libéralisme, constitutionnalisme et démocratie n'auraient pas vu le jour, sans la démocratie il n'y aurait eu ni socialisme ni nationalisme démagogique, sans la préparation mise en œuvre par le socialisme, radicalisme et communisme ne seraient pas nés. Le fait que différentes formes se présentent souvent, aujourd'hui, les unes à côté des autres ou les unes opposées aux autres, ne doit pas empêcher ceux qui voient vraiment de reconnaître qu'elles se tiennent ensemble, réciproquement et n'expriment que les divers stades d'un même courant, d'une même subversion de tout ordre social normal et légitime. Ainsi, la grande illusion de nos jours

consiste à croire que démocratie et libéralisme sont l'antithèse du communisme et ont le pouvoir d'endiguer la marée des forces du bas, de ce qu'on appelle, dans le jargon des syndicats, le mouvement « progressiste ». Illusion : c'est comme si on disait que le crépuscule est le contraire de la nuit, que le degré initial d'une maladie est l'opposé de la forme aiguë et endémique de cette maladie, qu'un poison dilué est l'antidote du même poison à l'état pur et concentré. Les hommes qui gouvernent cette Italie « libérée » n'ont rien appris de l'histoire la plus récente, dont les leçons se sont répétées jusqu'à la monotonie, et continuent leur petit jeu émouvant avec des conceptions politiques périmées et inconsistantes, au sein du carnaval parlementaire, véritable danse macabre sur un volcan non éteint. Mais *nous*, nous devons avoir en propre le courage des choix radicaux, le *non* lancé à la décadence politique sous toutes ses formes, qu'elles soient de gauche ou d'une soi-disant droite. Et, surtout, voilà ce dont il faut être conscient : on ne pactise pas avec la subversion, car faire des concessions aujourd'hui signifie se condamner à être totalement vaincu demain. Intransigeance de l'idée, donc, et capacité de se porter immédiatement en avant, avec des forces pures, lorsque le moment opportun sera venu.

Cela implique aussi, naturellement, qu'on puisse se débarrasse d'une déviation idéologique, malheureusement répandue également dans une partie de la jeunesse, et en fonction de laquelle on accorde des alibis aux destructions déjà advenues, en entretenant l'illusion que ces destructions, après tout, étaient nécessaire et serviront au « progrès » ; en entretenant l'illusion, aussi, qu'il faut combattre pour quelque chose de « nouveau », situé dans un avenir déterminé, plutôt que pour des vérités que nous possédons déjà parce que, fût-ce sous diverses formes d'application, elles ont partout et toujours servi de fondement à tout type juste d'organisation sociale et politique. Qu'on rejette donc ces lubies. Et qu'on rie à la face de ceux qui nous accusent d'être « antihistoriques » et « réactionnaires ». L'Histoire, entité mystérieuse écrite avec la lettre majuscule, n'existe pas. Ce sont les hommes en tant qu'ils sont *vraiment* des hommes, qui dont et défont l'histoire ; l'« historicisme », qui est plus ou moins la même chose que ce qu'on appelle le « progressisme » dans les milieux de gauche, ne poursuit en fait qu'un seul objectif, aujourd'hui : fomenter la passivité devant le courant qui grossit et mène de plus en plus bas. Quant à la « réaction », voici ce qu'il faut répondre : Tandis que vous agissez, détruisant et profanant, vous voudriez donc que nous ne « réagissions » pas, mais que nous restions à vous regarder, et même à vous dire : braves gens, continuez ! Nous ne sommes pas « réactionnaires » pour un seul motif : le mot n'est pas assez fort ; et, surtout, parce que *nous*, nous partons du positif, nous représentons le positif, des valeurs réelles et originelles, qui n'ont besoin de la lumière d'aucun « soleil de l'avenir ».

Face à notre radicalité, en particulier, l'opposition entre l' « Est » rouge et l' « Ouest » démocratique semble insignifiante, de même qu'un éventuel conflit armé entre ces deux blocs nous apparaît, lui aussi, tragiquement insignifiant. Si l'on s'en tient au court terme, le choix du moindre mal, certes, subsiste, car la victoire militaire de l' « Est » impliquerait la liquidation physique immédiate des derniers représentants de la résistance. Mais sur le plan idéologique, Russie et Amérique du Nord doivent être considérées comme les deux mâchoires d'une tenaille en train de se resserrer définitivement autour de l'Europe. Sous deux formes diverses mais convergentes, une même force, étrangère et ennemie, agit en elles. Les formes de standardisation, de conformisme, de nivellement démocratique, de frénésie productive, de *brains trust* plus ou moins tyrannique et explicite, de matérialisme pratique, au sein de l'américanisme, ne peuvent servir qu'à aplanir la route pour la phase ultérieure, qui est représentée, sur la même direction, par l'idéal communiste de l'homme-masse. Ce qui distingue l'américanisme, c'est que l'attaque contre la personnalité et la

qualité ne s'y réalise pas par la coercition brutale d'une dictature marxiste et d'une pensée d'État, mais que les mêmes traits y ont pris forme ou y prennent forme quasi spontanément, par les canaux d'une civilisation ne connaissant pas d'idéaux plus élevés que la richesse, la consommation, le rendement, la production effrénée, donc par une exaspération et une réduction à l'absurde de ce qui eut déjà lieu en Europe. Mais le primitivisme, le mécanicisme et la brutalité sont présents d'un côté comme de l'autre. Dans un certain sens, l'américanisme, pour nous, est plus dangereux que le communisme : parce qu'il est une sorte de cheval de Troie. Lorsque l'assaut contre les valeurs résiduelles de la tradition européenne s'effectue sous la forme directe et nue propre à l'idéologie bolchevique et au stalinisme, des réactions se produisent encore, certaines lignes de résistance, bien que fragiles, peuvent être maintenues. Il en va autrement lorsque le même mal agit de façon plus subtile, lorsque les transformations adviennent de manière insensible, sur le plan des mœurs et de la vision générale de la vie, comme c'est le cas avec l'américanisme. En subissant d'un cœur léger l'influence de celui-ci par le biais de la démocratie, l'Europe se prépare déjà à la dernière abdication, au point que, peut-être, une catastrophe militaire ne sera pas nécessaire, et qu'on se retrouvera, « progressivement », après une ultime crise sociale, plus ou moins au même point. Répétons-le : on ne s'arrête pas à mi-chemin. Qu'il le veuille ou non, l'américanisme travaille pour son ennemi apparent, pour le collectivisme.

VI.

Dans la même ligne que ce qui précède, il est clair que notre radicalisme de la reconstruction n'implique pas seulement le refus de transiger avec quelque variante que ce soit de l'idéologie marxiste ou socialiste, mais aussi, plus généralement avec ce qu'on peut appeler l'*hallucination* ou la *démonie de l'économie*. Il s'agit, ici, de l'idée selon laquelle c'est le facteur économique qui est important, réel, décisif, dans la vie individuelle comme dans la vie collective ; de l'idée que la concentration de toute valeur et de tout intérêt sur le plan de l'économie et de la production n'est pas l'aberration sans précédents de l'homme occidental moderne, mais quelque chose de normal, non une éventuelle nécessité brutale, mais quelque chose qui doit être voulu et exalté. Capitalisme et marxisme ne sortent pas de ce cercle fermé et obscur. Ce cercle, nous devons le briser. Tant qu'on ne saura parler que de classes économiques, de travail, de salaires, de production, tant qu'on aura l'illusion que le véritable progrès humain, la véritable élévation de l'individu sont conditionnés par un système particulier de distribution de la richesse et des biens et dépendent donc de l'indigence ou de l'aisance, de la situation américaine de *prosperity* ou de celle du socialisme utopique, on restera sur le même plan que ce qu'il faut combattre. Or, c'est précisément ce que nous devons affirmer : à savoir que tout cela doit être combattu. Nous devons affirmer que tout ce qui est économie et intérêt économique comme simple satisfaction de besoins physiques a eu, a et aura toujours une fonction subordonnée dans une humanité normale ; qu'au-delà de ce domaine doit s'affirmer un ordre de valeurs supérieures, politiques, spirituelles et héroïques, un ordre – répétons-le – qui ignore, parce qu'il ne les admet même pas, les « prolétaires » et les « capitalistes », et en vertu duquel doivent être définies les choses pour lesquelles il vaut la peine de vivre et de mourir ; un ordre où doit s'établir une vraie hiérarchie, où de nouvelles dignités doivent se dégager, et au sommet duquel doit trôner la fonction supérieure du commandement, de l'*imperium*.

Sur ce point précis, bien des mauvaises herbes qui ont poussé çà et là, et parfois jusque dans notre propre camp, doivent être arrachées. Que signifient, en effet, ces discours

sur l' « État du travail », le « socialisme national », l' « humanisme du travail », etc. ? Que sont ces appels plus ou moins explicites à une involution de la politique dans l'économie, faisant penser à une reprise des tendances problématiques vers un « corporatisme intégral » et, au fond, acéphale, qui trouvèrent heureusement, dans le fascisme, la route barrée devant elles ? Et qu'est-ce donc que cette façon de considérer la formule de la « socialisation » comme une espèce de remède universel, d'élever l' « idée sociale » au rang de symbole d'une civilisation nouvelle qui devrait être, on ne sait trop comment au-delà de l' « Est » et de l' « Ouest » ?

C'est là – il faut le reconnaître – la part d'ombre présente dans de nombreux esprits, qui pourtant, sous d'autres aspects, se trouvent sur le même front que nous. Par là, ces esprits pensent être fidèle à un mot d'ordre « révolutionnaire », alors qu'ils n'obéissent qu'à des suggestions plus fortes qu'eux dont est saturé un milieu politique dégradé. La « question sociale » elle-même fait partie de ces suggestions. Quand prendra-t-on enfin conscience de la vérité, à savoir que le marxisme n'est pas apparu parce qu'il existait une question sociale, mais que la question sociale est apparue – dans de très nombreux cas – à cause du marxisme, c'est-à-dire artificiellement, et donc sous des formes presque toujours insolubles, à cause d'agitateurs, des fameux « éveilleurs de conscience » sur lesquels Lénine s'est exprimé très clairement lorsqu'il a réfuté le caractère spontané des mouvements révolutionnaires prolétariens ?

C'est à partir de cette prémisse qu'il faudrait agir, avant tout dans le sens de la *déprolétarisation* idéologique, de la désinfection du virus socialiste dans les parties encore saines du peuple. Alors seulement, telle ou telle réforme pourra être étudiée et réalisée sans danger, selon la vraie justice.

Ainsi, à titre de cas particulier, on verra dans quel esprit l'idée corporative pourra être de nouveau l'une des bases de la reconstruction : le corporatisme moins comme système général d'équilibre étatique et quasi bureaucratique, qui maintient l'idée délétère de fronts de classe opposés, que comme volonté de retrouver, au sein même de l'entreprise, cette unité et cette solidarité de forces différenciées que la prévarication capitaliste (avec le type plus récent et parasitaire du spéculateur et du capitaliste-financier), d'une part, l'agitation marxiste, d'autre part, ont compromises et brisées. Il faut donner à l'entreprise la forme d'une unité quasi militaire, avec d'un côté le sens de la responsabilité, l'énergie et la compétence, chez les dirigeants, et de l'autre, la solidarité et la fidélité des forces laborieuses, associées aux premiers dans l'effort commun. Le seul objectif véritable, c'est donc la *reconstruction organique de l'entreprise*, et pour réaliser cet objectif, il n'est pas nécessaire de recourir à des formules destinées à flatter, dans le cadre de basses manœuvres de propagande et électorales, l'esprit de sédition, déguisé en « justice sociale », des couches inférieures des masses. D'une manière générale, il faudrait reprendre le style fait d'impersonnalité active, de dignité, de solidarité dans la production qui fut caractéristique des anciennes corporations artisanales et professionnelles. Le syndicalisme, avec sa « lutte » et avec les authentiques chantages dont il ne nous offre aujourd'hui que trop d'exemples, doit être banni. Mais, redisons-le, on doit arriver à cela en partant de l'intérieur. L'important, c'est que contre toute forme de ressentiment et d'antagonisme social, chacun sache reconnaître et aimer sa fonction, celle conforme à sa nature, et sache voir ainsi à l'intérieur de quelles limites il peut développer ses potentialités et parvenir à une perfection spécifique : car il est certain qu'un artisan qui remplit parfaitement sa fonction est supérieur à un roi qui s'écarte de la sienne et qui n'est pas à la hauteur de sa dignité.

En particulier, on peut admettre un système de compétences techniques et de représentations corporatives, pour remplacer le parlementarisme des partis ; mais il ne faut

pas oublier que les hiérarchies techniques, dans leur ensemble, ne peuvent être qu'un degré dans la hiérarchie intégrale : elle relèvent de l'ordre des moyens, qui doit être subordonné à l'ordre des fins, auquel seul correspond la partie proprement politique et spirituelle de l'État. Parler, en revanche, d'un « État du travail » ou « de la production » équivaut à faire de la partie le tout, c'est s'en tenir, par analogie, à un organisme humain ramené à ses fonctions exclusivement physico-vitales. Un tel choix, borné et sombre, ne saurait être notre drapeau, non plus que l'idée « sociale » elle-même. La véritable antithèse de l' « Est » comme de l' « Ouest » n'est pas l' « idéal social ». C'est l'*idée hiérarchique intégrale*. Sur ce point, toute incertitude est inadmissible.

VII.

Même si l'idéal d'une unité politique virile et organique fut déjà une partie essentielle du monde qui a été vaincu – et l'on sait que, chez nous, le symbole romain fut évoqué de nouveau – il faut admettre que, dans certains cas, cet idéal connut une déviation et avorta dans la direction erronée du « *totalitarisme* ». Cela, une fois de plus, est un point qu'on doit voir avec clarté, afin que la différenciation des fronts soit précise, afin, aussi, de ne pas fournir d'armes à ceux qui ont tout intérêt à confondre les choses. La hiérarchie n'est pas le hiérarchisme (un mal, celui-là, qui, malheureusement, cherche parfois, de nos jours, à se répandre en mode mineur), et la conception organique n'a rien à voir avec la sclérose de l'idolâtrie de l'État, ni avec une centralisation niveleuse. Quant aux individus, il n'y a dépassement de l'individualisme comme du collectivisme que lorsque des hommes se tiennent en face d'autres hommes, dans la diversité naturelle de leur être et de leurs dignités. L'unité qui doit empêcher, en règle générale, toute forme de dissociation et d'absolutisation du particulier, doit être, elle, essentiellement spirituelle, doit être celle d'une influence centrale ordonnatrice, d'une impulsion qui, selon les domaines, revêt des formes d'expression très différentes. Telle est l'essence véritable de la conception « organique », opposée aux rapports rigides et extrinsèques propres au « totalitarisme ». Dans ces cadres, l'exigence de dignité et de liberté de la personne humaine, que le libéralisme ne sait concevoir qu'en des termes individualistes, égalitaires et privés, peut se réaliser intégralement. C'est dans cet esprit que doivent être étudiées les structures d'un nouvel ordre politique et social, en de solides et claires articulations.

Mais de telles structures ont besoin d'un centre, d'un suprême point de référence. Un nouveau symbole de souveraineté et d'autorité est nécessaire. La consigne, à ce sujet, doit être précise, et les tergiversations idéologiques ne sauraient être admises. Il est bon de dire clairement qu'on ne touche ici au problème institutionnel que de façon subordonnée ; il s'agit avant tout de ce qui est nécessaire à une *atmosphère* spécifique, au fluide qui doit animer tous les rapports de fidélité, de dévouement, de service, d'action impersonnelle, afin que soit vraiment dépassé tout ce que le monde politique et social actuel présente en fait de grisaille, d'aspects mécaniques et sournois. Mais aujourd'hui, pour ce qui est de ce point, on finira dans une impasse si l'on n'est pas capable, au sommet, d'une espèce d'ascèse de l'idée pure. Certains antécédents malheureux de nos traditions nationales et, plus encore, les contingences tragiques du passé récent, entravent, chez de nombreux esprits, la perception nette de la juste direction. Nous-mêmes sommes prêt à admettre l'incohérence de la solution monarchique, si l'on songe à ceux qui ne savent aujourd'hui défendre que le résidu d'une idée, un symbole vidé et dévirilisé, comme celui de la monarchie constitutionnelle parlementaire. Mais nous devons déclarer de manière tout aussi tranchée notre refus de

l'idée républicaine. Etre antidémocrate d'un côté, et de l'autre défendre « férocement » (telle est malheureusement la terminologie de quelques représentants d'une fausse intransigeance) l'idée républicaine, est une absurdité qui saute aux yeux : la république (nous entendons ici les républiques modernes : celles de l'Antiquité furent des aristocratie – comme à Rome – ou des oligarchies, ces dernières présentant souvent le caractère de la tyrannie) appartient essentiellement au monde qui prit naissance avec le jacobinisme et la subversion antitraditionnelle et antihiérachique du XIXe siècle. Qu'on la laisse donc à ce monde, qui n'est pas le nôtre. En règle générale, une nation autrefois monarchique qui devient une république, ne peut être considérée que comme une nation « déchue ». Pour l'Italie, il est inutile de jouer sur l'équivoque au nom d'une fidélité au fascisme de Salò, car si pour cette raison l'on devait suivre la fausse voie républicaine, on serait précisément infidèle à quelque chose de mieux, on jetterait à la mer le noyau central de l'idéologie du Ventennio, à savoir sa doctrine de l'État comme autorité, pouvoir, *imperium*.

C'est à cette doctrine, et à elle seule, qu'il faut adhérer, sans accepter de descendre à un niveau inférieur et sans faire le jeu d'aucun groupe. La concrétisation du symbole peut rester indéterminée pour le moment ; la tâche essentielle, c'est de préparer silencieusement l'environnement spirituel adéquat, afin que le symbole d'une autorité suprême et intangible soit perçu et recouvre la plénitude de son sens ; à ce symbole ne saurait correspondre la statue d'un quelconque et révocable « président » de la république, et pas même celle d'un tribun ou chef populaire, détenteur d'un simple pouvoir individuel informe, privé de tout charisme supérieur, d'un pouvoir reposant en fait sur la fascination précaire qu'il exerce sur les forces irrationnelles des masses. Ce phénomène, auquel certains ont donné le nom de « bonapartisme », a été interprété, à juste titre, non comme le contraire de la démocratie démagogique ou « populaire », mais comme sa conclusion logique : l'une des sombres apparitions du « déclin de l'Occident » pour parler comme Spengler. C'est là une pierre d'achoppement et une mise à l'épreuve pour les nôtres : la *sensibilité* par rapport à tout cela. Carlyle, déjà, avait parlé « du monde des domestiques qui veut être gouverné par un pseudo-Héros » - non par un seigneur.

VIII.

Un autre point doit être précisé dans un ordre d'idée analogue. Il s'agit de la position à adopter face au nationalisme et à l'idée générique de patrie. Cela est d'autant plus opportun que beaucoup, aujourd'hui, tentant de sauver ce qui peut encore être sauvé, voudraient reprendre une conception sentimentale et, en même temps, naturaliste de la nation, notion étrangère à la tradition politique européenne la plus haute et s'accordant mal avec la conception de l'État dont on a parlé. Abstraction faite que l'idée de patrie est invoquée chez nous, de manière rhétorique et hypocrite, par les factions les plus opposées, et même par les représentants de la subversion rouge, concrètement parlant cette conception n'est pas à la hauteur de l'époque, car d'un côté l'on assiste à la formation de grands blocs supranationaux, tandis que, de l'autre, il apparaît de plus en plus nécessaire de trouver un point de référence européen, capable d'unir, au-delà de l'inévitable particularisme inhérent à la conception naturaliste de la nation et, plus encore, au « nationalisme ». Mais la question de principe est plus essentielle. Le plan politique, en tant que tel, est celui d'unités surélevées par rapport aux unités se définissant en des termes naturalistes, ce qui est aussi le cas de celles auxquelles correspondent les notions génériques de nation, patrie et peuple. Sur ce plan supérieur, ce qui unit et ce qui divise, c'est l'idée, une idée incarnée par une élite et

tendant à se concrétiser dans l'État. C'est pour cette raison que la doctrine fasciste – fidèle en cela à la meilleure tradition politique européenne – accorda à l'Idée et à l'État la primauté sur la nation et sur le peuple, et estima que nation et peuple ne prennent un sens, une forme et ne participent à un degré d'existence supérieur qu'à l'*intérieur* de l'État. Il faut s'en tenir à cette doctrine précisément dans les périodes de crise, comme la période actuelle. C'est dans l'Idée que doit être reconnue notre vraie patrie. Ce qui compte aujourd'hui, ce n'est pas le fait d'appartenir à une même terre ou de parler une même langue, c'est le fait de partager la même idée. Telle est la base, le point de départ. A l'unité collectiviste de la nation – *des enfants de la patrie* – sous la forme où elle a prédominé toujours plus à partir de la révolution jacobine, nous opposons quelque chose qui ressemble à un *Ordre*, des hommes fidèles à des principes, témoins d'une autorité et d'une légitimité supérieures procédant précisément de l'Idée. Bien qu'il soit aujourd'hui souhaitable, à des fins pratiques, d'arriver à une nouvelle solidarité nationale, on ne doit pas s'abaisser à des compromis pour y parvenir : la condition sans laquelle tout résultat serait illusoire, c'est que se dégage et prenne forme un front défini par l'Idée – en tant qu'idée politique et vision de l'existence. Aujourd'hui précisément, il n'y a pas d'autre voie : il faut que, parmi les ruines, se renouvelle le processus des origines, celui qui, reposant sur des élites et sur un symbole de souveraineté ou d'autorité, unit les peuples à l'intérieur des grands États traditionnels, comme autant de forme naissant de l'informe. Ne pas comprendre ce réalisme de l'idée signifie rester sur un plan du naturalisme et du sentimentalisme, pour ne pas dire carrément de la rhétorique patriotarde.

Et au cas où nous voudrions appuyer notre idée sur des traditions nationales également, soyons très attentifs : car il existe toute une « histoire nationale » d'inspiration maçonnique et antitraditionnelle, qui s'est spécialisée dans l'attribution du caractère national italien aux aspects les plus problématiques de notre histoire, à commencer par la révolte des Communes soutenue par le guelfisme. Ainsi est mise en relief une « italianité » tendancieuse, dans laquelle nous ne pouvons ni ne voulons nous reconnaître. Cette « italianité », nous la laissons bien volontiers à ces Italiens qui, avec la « libération » et le mouvement des partisans, ont célébré le « deuxième Risorgimento ».

Idée, Ordre, élite, État, hommes de l'Ordre – qu'en ces termes soit maintenu la ligne, tant que cela sera possible.

XI.

Il faut maintenant parler du problème de la culture. Mais non outre mesure. En effet, nous ne surestimons pas la culture. Ce que nous appelons « vision du monde » ne repose pas sur les livres ; c'est une forme intérieure qui peut être plus précise chez une personne sans culture particulière que chez un « intellectuel » et un écrivain. Parmi les choses néfastes qu'on peut imputer à la « libre culture » à la portée de tous, il y a le fait que l'individu est laissé sans défense devant toutes sortes d'influences, même quand il est incapable de se montrer actif face à elles, de discriminer et de juger selon une droite appréciation.

Mais ce n'est pas le lieu de s'étendre sur ce point, sinon pour relever que, dans l'état actuel des choses, il y a des courants spécifiques contre lesquels la jeunesse d'aujourd'hui doit se défendre intérieurement. Nous avons déjà parlé d'un style fait de droiture, de tenue intérieure. Ce style implique un juste savoir et les jeunes, plus particulièrement, doivent se rendre compte de l'intoxication opérée dans toute une génération par les variétés convergentes d'une vision de l'existence déformée et fausse, variétés qui ont eu une

incidence sur les forces intérieures. Sous une forme ou sous une autre, ces toxines continuent d'agir dans la culture, comme autant de foyers d'infection qui doivent être repérés et neutralisés. En dehors du matérialisme historique et de l'économisme, dont il a déjà été question, on trouve, parmi les principaux foyers d'infection, le darwinisme, la psychanalyse, l'existentialisme.

Contre le darwinisme, il faut réaffirmer la dignité fondamentale de la personne humaine, en reconnaissant son véritable statut, qui n'est pas celui d'une espèce animale particulière, plus ou moins évoluée, parmi tant d'autres, qui se serait différenciées par « sélection naturelle » et resterait liée à des origines bestiales et primitivistes, mais un statut tel qu'il l'élève virtuellement au-dessus du plan biologique. Bien qu'on ne parle plus tellement aujourd'hui du darwinisme, sa substance perdure, le mythe biologique darwinien dans l'une ou l'autre de ses variantes garde sa valeur bien précise de dogme, défendu par les anathèmes de la « science », au sein du matérialisme de la civilisation marxiste et de la civilisation américaine. L'homme moderne s'est habitué à cette conception dégradée, s'y reconnaît désormais tranquillement, la trouve naturelle.

Contre la psychanalyse, il faut mettre en avant l'idéal du Moi qui n'abdique pas, qui entend rester conscient, autonome et souverain face à la partie nocturne et souterraine de son âme, face aussi au démon de la sexualité ; qui ne se sent ni « refoulé », ni déchiré par la psychose, mais qui réalise un équilibre de toutes ses facultés, ordonnées à une signification supérieure de la vie et de l'action. On peut signaler ici une convergence évidente : le discrédit jeté sur le principe consciente de la personne, l'importance accordée, par la psychanalyse et des écoles analogues, au subconscient, à l'irrationnel, à l' « inconscient collectif », etc., correspond exactement, dans l'individu, dans le monde social et historique moderne, le mouvement partant du bas, la subversion, le remplacement révolutionnaire du supérieur par l'inférieur et le mépris de tout principe d'autorité. La même tendance agit sur deux plans différents et les deux effets ne peuvent que se compléter tour à tour.

Quant à l'existentialisme, même si l'on y distingue ce qui est proprement une philosophie – une confuse philosophie – restée jusqu'à hier la chasse gardée de petits cercles de spécialistes, il faut y reconnaître l'état d'âme d'une crise érigée en système et adulée, la vérité d'un type humain brisé et contradictoire, qui subit sous la forme de l'angoisse, du tragique et de l'absurde une liberté par laquelle il ne se sent pas élevé, mais au contraire condamné, sans échappatoire et sans responsabilité, au sein d'un monde privé de valeur et de sens. Tout cela, alors que le meilleur de Nietzsche, déjà avait indiqué une voie pour rendre sens à l'existence, pour se donner une loi et une valeur tangible face à un nihilisme radical, à l'enseigne d'un existentialisme positif et selon son expression : « de nature noble ».

Telles sont les directions à suivre, qui ne doivent pas être intellectualistes, mais vécues, intégrées dans leur signification immédiate à la vie intérieure et à la conduite de chacun. Se relever est impossible tant qu'on reste, d'une manière ou d'une autre, sous l'influence de ces formes d'une pensée fausse et déviée. Mais une fois désintoxiqué, on peut acquérir clarté, droiture, force.

X.

Dans le secteur qui se tient à mi-chemin de la culture et des mœurs, il y a une attitude qu'il est nécessaire de mieux cerner. Lancé par le communisme, le mot d'ordre de l'antibourgeoisie a aussi été reçu, dans le domaine culturel, par certains milieux intellectuels « engagés ». C'est là un point où il s'agit de voir les choses bien clairement. Etant donné

que la société bourgeoise collectivisée et matérialisée avec son « réalisme » à la marxiste : valeurs sociales et prolétariennes contre « décadentisme bourgeois » et « capitaliste ». L'autre est la direction de ceux qui combatte la bourgeoisie pour s'élever effectivement au-dessus d'elle. Les hommes du nouveau front seront, certes, antibourgeois, mais en raison de leur conception supérieure, héroïque et aristocratique, de l'existence ; ils seront antibourgeois parce qu'ils mépriseront la vie confortable ; antibourgeois parce qu'ils ne suivront pas ceux qui promettent des avantages matériels, mais ceux qui exigent tout d'eux-mêmes ; antibourgeois, enfin, parce qu'ils n'auront pas la préoccupation de la sécurité, mais aimeront une union essentielle de la vie et du risque, sur tous les plans, faisant leur le caractère inexorable de l'idée pure et de l'action précise. Il y a un autre aspect encore par lequel l'homme nouveau, substance cellulaire du mouvement de renaissance, sera antibourgeois et se différenciera de la génération précédente : son refus de toute forme de rhétorique et de faux idéalisme, son refus de tous les grands mots qu'on écrit avec la majuscule, de tout ce qui n'est que geste, phrase destinée à faire de l'effet, mise en scène. Dépouillement, au contraire, nouveau réalisme dans l'appréciation exacte des problèmes qui se poseront, en sorte que l'important sera, non l'apparence, mais l'*être*, non le bavardage, mais la réalisation, silencieuse et précise, en accord avec les forces apparentées et dans l'obéissance à l'ordre venant d'en haut.

Ceux qui ne savent réagir, contre les forces de gauche, qu'au nom des idoles, du style de vie et de la médiocre moralité conformiste du monde bourgeois, sont déjà vaincus dès le départ. Ce n'est pas le cas de l'homme resté debout, déjà passé par le feu purificateur de destructions extérieures et intérieures. De même que, politiquement, cet homme n'est pas l'instrument d'une pseudo-réaction bourgeoise, de même il se réfère, en règle générale, à des forces et idéaux antérieurs et supérieurs au monde bourgeois et à l'ère économique, et c'est en s'appuyant sur eux qu'il trace les lignes de défense et consolide les positions d'où partira soudainement, en temps opportun, l'action de la reconstruction.

A ce sujet aussi, nous entendons reprendre une consigne qui ne fut pas suivie : car on sait qu'il y eut à l'époque fasciste une tendance antibourgeoise qui aurait voulu s'affirmer dans un sens analogue. Malheureusement, là aussi, la substance humaine ne fut pas à la hauteur de la tâche. Et l'on alla même jusqu'à créer une rhétorique de l'antirhétorique.

XII.

Considérons brièvement un dernier point, celui des rapports avec la religion dominante. Pour nous, l'État laïque, sous quelque forme que ce soit, appartient au passé. En particulier, nous sommes hostiles à l'un de ses déguisements, celui qui s'est présenté, dans certains milieux, comme « État éthique », produit d'une poussive, confuse et creuse philosophie « idéaliste », laquelle s'était ralliée autrefois au fascisme, mais dont la nature est telle qu'elle peut donner un aval comparable, dans le cadre d'un simple jeu de dès « dialectique », à l'antifascisme d'un Croce.

Mais si nous rejetons de telles idéologies et l'État laïque, un État clérical ou cléricalisant est, pour nous, tout aussi inacceptable. Le facteur religieux est nécessaire comme arrière-plan d'une véritable conception héroïque de la vie, laquelle doit être essentielle pour notre front. Il faut sentir en soi, comme une évidence, qu'au-delà de cette vie terrestre il y a une vie plus haute, car celui-là seul qui sent ainsi possède une force infrangible et inébranlable, celui-là seul sera capable d'un élan absolu – tandis que lorsque ce dernier manque, défier la mort et ne pas prendre en compte sa propre vie n'est possible

qu'en des moments sporadiques d'exaltation ou dans le déchaînement de forces irrationnelles ; et il n'y a pas de discipline qui puisse se justifier, chez l'individu, sans une justification supérieure et autonome. Mais cette spiritualité, qui doit être vivante parmi les nôtres, n'a pas besoin de formulations dogmatiques obligées, d'une confession religieuse donnée ; le style de vie qu'il faut en tirer n'est pas, de toute façon, celui du moralisme catholique, qui ne vise guère qu'à une domestication « vertuiste » de l'animal humain ; politiquement parlant, cette spiritualité ne peut que nourrir de la méfiance pour tout ce qui est – en fait d'humanitarisme. Certes, si le catholicisme était capable de s'élever à une haute ascèse et, sur cette base précisément, s'il était capable, comme en une reprise de l'esprit du meilleur Moyen Age croisé, de faire de la foi l'âme d'un bloc armé de forces, d'un nouvel Ordre templier compact et inexorable contre les courants du chaos, du fléchissement, de la subversion et du matérialisme pratique du monde moderne – certes, dans ce cas, et même dans le cas où, condition minimale, le catholicisme serait resté fidèle à la position du *Syllabus*, il n'y aurait pour nous pas un instant de doute quant au choix à faire. Mais les choses étant ce qu'elles sont, étant donné le niveau médiocre et, au fond, bourgeois et paroissial, auquel est pratiquement descendu aujourd'hui tout ce qui est religion confessionnelle, étant donné le fléchissement moderniste et la toujours plus grande ouverture à gauche de l'Eglise postconciliaire de l'« aggiornamento », pour nos hommes la pure référence à l'esprit suffira, et vaudra précisément comme l'évidence d'une réalité transcendante, devant être invoquée pour greffer une autre force sur notre force, pour attirer une consécration invisible sur un nouveau monde d'hommes et de chefs d'hommes.

*
**

Ce sont là quelques orientations essentielles pour le combat à mener, écrites à l'intention, surtout, de la jeunesse, afin qu'elle reprenne le flambeau et la consigne de ceux qui n'ont pas renoncé, tout en tirant la leçon des erreurs du passé, tout en sachant bien discriminer et revoir ce qui s'est ressenti, et se ressent aujourd'hui encore, de situations contingentes. L'essentiel, c'est de ne pas descendre au niveau des adversaires, de ne pas se contenter d'agiter de simples mots d'ordre, de ne pas insister outre mesure sur ce qui relève du passé et qui, éventuellement digne d'être rappelé, n'a pas la valeur actuelle et impersonnelle d'une idée-force, enfin de ne pas céder aux suggestions du faux réalisme politicien, tare de tous les « partis ». Certes, il est nécessaire que nos forces prennent part aussi à la lutte politique au corps à corps, pour se tailler tout l'espace possible dans la situation actuelle et pour contenir l'assaut, autrement non contrarié, des forces de gauche. Mais au-delà, il est important, il est essentiel que se constitue une élite, qui, dans un recueillement soutenu, définira, avec une rigueur intellectuelle et une intransigeance absolue, l'idée en fonction de laquelle il faut s'unir, et affirmera cette idée sous la forme, surtout, de l'homme nouveau, de l'homme de la résistance, de l'homme debout parmi les ruines. S'il devait nous être donné de surmonter cette période de crise et d'ordre vacillant et illusoire, c'est à cet homme, et à lui seul, qu'appartiendrait l'avenir. Mais quand bien même le destin que le monde moderne s'est créé, et qui maintenant est en train de l'emporter, ne pourrait-il être contenu, grâce à de telles prémisses les positions intérieures seront tenues : en quelque circonstance que ce soit, ce qui devra être fait sera fait, et nous appartiendrons à cette patrie qu'aucun ennemi ne pourra jamais occuper ni détruire.